

Traduction et identités culturelles

Polychronie de la traduction

Temps de l'écriture – temps de la traduction

Textes réunis et édités par Bernhild Boie et Sylvie Le Moël

in *Littérature et Nation* N°31/2005

(Presses Universitaires François-Rabelais, Tours, 2005)

Le groupe TraHis (Traduction et Histoire) rassemble, dans l'équipe de recherches « Histoire des représentations » de l'Université de Tours, des enseignants-chercheurs de l'Institut d'Études germaniques (Bernard Banoun, Sylvie le Moël, Bernhild Boie) qui sont aussi des traducteurs confirmés. Leur recherche, située dans l'aire culturelle française et allemande, porte sur des problèmes d'histoire des traductions à partir d'une question initiale, celle du décalage ou de la coïncidence entre le temps de la publication en langue source et celui de la traduction. L'approche choisie s'inscrit dans la ligne des travaux de l'École de Louvain¹, avec comme objectif principal une lecture des traductions comme témoins d'une histoire croisée des cultures. Il s'agit, passant d'un propos normatif sur la traduction à un propos descriptif et critique, de construire une histoire des traductions en tant qu'elle fournit « une documentation inépuisable sur l'histoire culturelle d'un pays et sur le dialogue entre nations et époques ».

Voici presque dix ans maintenant que TraHis poursuit, à partir d'études ponctuelles de cas précis situés dans une histoire des transferts culturels franco-allemands², une recherche qui a déjà donné lieu à plusieurs publications. En 2002, un premier recueil dont le titre (« Traduction et constitution de l'identité », *Littérature et Nation* N°26) formulait d'emblée l'orientation traductologique a réuni un ensemble d'études situées dans un

(1) Henri VAN HOOFF, *Petite histoire de la traduction en Occident*, Louvain, 1986 ; Michel BALLARD, *De Cicéron à Benjamin*, Lille, 1992, etc.

(2) Michel ESPAGNE, *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, Presses universitaires de France, 1999.

cadre historique très ample, signées de quelques excellents spécialistes : un travail de René Perennec sur les adaptations allemandes d'œuvres poétiques romanes à la charnière des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles y voisine avec une étude de Sieghill Bugumil sur André du Bouchet, traducteur de Hölderlin. On peut y lire, de Marc Petit, l'histoire d'un « détournement exemplaire », celui de Jean de la Croix par Quirinus Kuhlman au XVII^e siècle. Sylvie Le Moël, spécialiste du XVIII^{ème} siècle, étudie les traductions de jeunesse de Jakob Heinse. Sylvie Arlaud signe un travail sur le rôle joué par la traduction du symbolisme français dans la genèse de la modernité viennoise. « Adaptations », « détournements », « querelles » : les avatars du traduire révèlent ce qui, entre les cultures, dysfonctionne, est plus souvent disjoint que conjoint. Mais aussi ce qui, transporté et transformé, constitue et construit, parfois *a contrario*, la culture réceptrice. Le recueil explore, en somme, la fécondité du malentendu.

Le volume est malheureusement épuisé. Une seconde livraison (2005) reprend, en l'affinant, le même questionnement, avec l'objectif de fonder une typologie des rapports temporels en jeu dans la relation du texte original au texte traduit. Sont étudiées successivement la « diachronie » quand, quels que soient le point et le type d'éloignement du texte source, le traducteur a choisi délibérément de traduire pour son temps, dans la conjoncture langagière et intellectuelle qui est la sienne ; l'« achronie », quand il tente de fonder un langage notionnel intemporel qui se voudrait libéré des contingences historiques ; la « synchronie », quand il préfère traduire des contemporains, dans l'espoir illusoire que la concomitance temporelle entraînera l'adéquation, alors que, le plus souvent, elle ne fait que mieux révéler le décalage, ce que démontre clairement un article de Bernard Banoun sur la traduction en français de la littérature allemande récente.

Les enquêtes portent, comme dans le premier volume, sur des exemples précis. On suit le destin pluriculturel de textes et de concepts au fil de leurs traductions successives. Exemplaire est l'article de Sylvie Le Moël, consacré aux avatars de la traduction française du récit de Schiller *Der Geisterseiler* (1787-1788), qu'en 1788 son premier traducteur, le Baron de Bock, intitulait « Les apparitions, anecdote tirée des papiers du comte d'O... », banalisant sa dimension philosophique. Plus tard, en 1811, on voit apparaître toute une série de retraductions qui instrumentalisent le texte à des fins commerciales, dans la lignée du roman noir à la mode. Ainsi la traduction, sous le titre « Le nécromancien, ou le Prince à Venise », d'Isabelle de Montolieu : les développements philosophiques font l'objet de coupures, le texte est récrit, embelli, imité, dans l'accentuation du pittoresque et du mystère. Vingt ans plus tard, Pitre-Chevalier donne au texte un titre qui sera définitif, « Le

Visionnaire », et oppose son sérieux philologique à l'inexactitude des traductions précédentes. La traduction de Jacques Porchat, en 1861, est, pour la première fois, établie selon un respect scrupuleux de la lettre du texte, sans coupures ni ajouts. Enfin, en 1930-1947³, la traduction d'Albert Béguin tente de situer *Le Visionnaire* comme testament d'un « premier Schiller », un Schiller d'avant les grands textes de facture classique, et qu'on pourrait à juste titre rapprocher de Nerval. Pierre Péju, rééditant en 1996⁴ la traduction de Béguin, renchérit sur sa position en revivifiant le texte de Schiller dans son ambiguïté antiacadémique et sa « fêlure ».

Un article d'Élisabeth Décultot suit à la trace les tribulations du concept d'« esthétique » dans sa difficile transplantation française à partir de sa première apparition en France dès 1753. Le débat porte à la fois sur les contenus, les genres, les modèles. Les études de Michel Espagne et de Denis Georget portent sur le rôle joué par les traductions dans l'introduction de la philosophie allemande en France. Hegel, d'abord accueilli en France de façon positive, apparaît ensuite comme un philosophe « prussien » que rejette la tradition intellectuelle française. Jacques Le Rider retrace en la problématisant l'histoire des traductions de Freud en France, et met en question la tentative « achronique » des œuvres complètes, conduite par Jean Laplanche, qui consiste à mettre en place, pour traduire Freud, un « français freudien », entièrement forgé, artificiel dans son accentuation du terminologique et dans une surdité à la langue allemande de Freud, « pourtant si classique et si sobrement élégante ».

La somme d'interrogations et de pistes de recherche qu'ouvre le travail de TraHis dépasse largement le terrain germanique dont le groupe est issu. On regrette d'autant plus que celles des études qui sont publiées en allemand (un tiers environ de chaque recueil) ne soient pas accompagnées d'un résumé en français qui permettrait au non germaniste d'en connaître au moins le propos général. Ajoutons qu'un troisième recueil vient de voir le jour. D'orientation plus comparatiste, composé entièrement d'articles en français, il est consacré à Paul Celan, dont l'œuvre « indissociable d'un système de renvois, de citations, de références implicites ou explicites [...] est elle-même toujours déjà traduction »⁵.

Hélène Henry

(3) *Le Visionnaire*, traduit et présenté par Albert Béguin, Paris, Stock, 1947.

(4) *Le Visionnaire*, traduit par Albert Béguin et précédé de « Le théâtre des influences », par Pierre Péju, Paris, José Corti, 1996.

(5) *Paul Celan, Traduction, réception, interprétation*, textes réunis par Bernard Banoun et Jessica Wilker, *Littérature et Nation* N° 33, Presses Universitaires François-Rabelais, Tours, 2006.